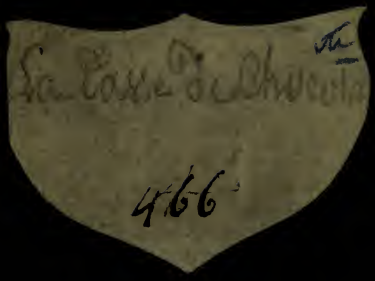
525



525

LA TASSE DE CHOCOLAT,

OU

TROP PARLER NUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DIEU LA FOI ET GERSIN.

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 Novembre 1811.

Prix, 1 *franc*, 25 *cent.*

3805
B

PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Editeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n.° 10, au coin de celle S. Honoré.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.

1811.

PERSONNAGES.

M. GERMON.	M. *Vertpré.*
M.me GERMON, sa femme.	M.me *Hervey.*
M. le Comte D'ARMANCOURT.	M. *Saint-Léger.*
M. le Marquis de FLORBEL.	M. *Henri.*
FANCHETTE, suivante de M.me Germon.	M.lle *Rivière.*
Un ARTIFICIER.	M. *Joly.*

Plusieurs MUSICIENS, personnages muets.

Un DOMESTIQUE.

La Scène se passe à Passy, dans le jardin en avant de la maison de M. Germon.

Archives ... Bruxelles
Archief van de ... Brussel

LA TASSE DE CHOCOLAT,

OU

TROP PARLER NUIT.

DU THEATRE DE BRUXELLES

SCÈNE I.

GERMON, FANCHETTE.

GERMON *en entrant.*

CHUT.

FANCHETTE.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Chut.

FANCHETTE.

Mais il n'y a personne.

GERMON.

Eh bien! chut. Je ne veux pas qu'on se doute ici le moins du monde que je prépare une fête à ma femme.

FANCHETTE.

Bah! est-ce que ça se peut?

GERMON.

Comment, si ça se peut?

Air : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

Ici ne peux-tu pas tout voir
Et tout entendre sans rien dire?

FANCHETTE.

Monsieur, je connais mon devoir,
Mais ne point parler, quel martyre!

GERMON.

Mais, si je l'ordonne?

FANCHETTE.

En ce cas,
C'est vouloir déplaire à Madame :
La fête où l'on ne parle pas,
N'est pas la fete d'une femme.

GERMON.

C'est égal; si à son lever Madame te demande où je suis, tu lui répondras vaguement ..

FANCHETTE.

Oui, que...

GERMON.

Mais, paix donc. — Je crois que Monsieur est allé à la chasse.

FANCHETTE.

Vous y allez donc?

GERMON.

Bavarde! Sous ce costume de chasseur, qui déguise mes démarches, je vais finement au devant des personnes que j'ai mandées pour la fête : l'artificier, les musiciens.

FANCHETTE.

Ah! mon Dieu, comme nous allons rire!

GERMON.

Mais, paix donc. Mets toi dans l'esprit, mon enfant, qu'il n'y a point de plaisir sans mystère, et surtout point de fêtes sans surprises. C'est le dernier genre.

Air *de l'Asthénie.*

Dans nos salons, vois par quel jeu
Une fete aujourd'hui commence :
On va, l'on vient, l'on parle peu,
On affecte l'indifférence.
Plus l'instant est près, plus on doit,
L'un vers l'autre, avoir un air bête.

FANCHETTE.

Partez donc; car, si l'on nous voit,
On va deviner notre fête.

GERMON.

Il n'y a pas de risque; j'ai pris mes précautions. — Si M. d'Armancourt arrive pendant mon absence...

FANCHETTE.

Qui donc, M. d'Armancourt?

GERMON.

Qui, qui? Le tuteur de ma femme.

FANCHETTE.

Ah! ce gros Monsieur qui rit de si bon cœur, et qui me donne toujours de petits soufflets quand je lui demande quelque chose?

GERMON.

C'est cela. Tu le feras passer dans ma bibliothéque; la vieille Baronne et le grand Président au billard, et le Chevalier de Forlignac à l'office.

FANCHETTE *avec humeur.*

Tiens, tout ce monde-là en sera donc aussi? ça n'amusera pas trop Madame.

GERMON.

Bah! bah! De quoi te mêles-tu! Vas-tu me dire, comme elle, que je ne suis qu'un bourgeois? Quand on a le bonheur d'être riche, ne faut-il pas se former? Ma femme, qui a un esprit du Diable, à ce que l'on dit, n'aime pas ce genre de société, moi j'en raffole.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Les gens de qualité, ma chère,
Sont nos maîtres en fait de goût.
Art de parler, talent de plaire,
A leur école on apprend tout.
Va, quoi qu'on dise ou quoi qu'on glose,
Quand de tels amis on fait choix,
Près d'eux la tête d'un bourgeois
Finit par gagner quelque chose.

FANCHETTE.

Oh! oui, plus ou moins.

GERMON.

Ainsi, ma fille, pendant mon absence, tu disposeras tout dans le jardin comme je te l'ai commandé.

FANCHETTE.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Mais pour Dieu, ne t'amuse pas à jaser, comme tu le fais toujours, avec le fils du jardinier.

FANCHETTE.

Chut.

GERMON.

Ni avec le précepteur de mon fils.

FANCHETTE.

Chut.

GERMON.

C'est que tu es d'une coquetterie...

FANCHETTE.

Mais, paix donc.

GERMON.

Pourquoi cela?

FANCHETTE.

Vous m'avez dit, tout-à-l'heure, qu'il n'y a point de plaisir sans mystère.

GERMON.

C'est vrai, c'est vrai; et, pour ne pas rencontrer ma femme, je sors à pas de loup...

SCÈNE II.

FANCHETTE, M.me GERMON, GERMON.

M.me GERMON *se trouvant devant lui.*

Ah! vous voilà, mon ami?

GERMON *embarrassée.*

Ah! oui, c'est moi... J'allais, je venais.

FANCHETTE.

Oui, Madame, Monsieur est allé à la chasse:

GERMON.

Imbécille! — Allez là bas, dans le jardin, vous mêler de votre ouvrage.

SCÈNE III.

M.me GERMON, GERMON.

M.me GERMON.

Vous venez de la chasse, dit-elle?

GERMON.

Bah! elle ne sait ce qu'elle dit : je vais faire un tour au grand bois.

M.me GERMON.

Et vous serez revenu sans doute pour déjeûner?

GERMON.

Mais, je ne crois pas. Il est possible que je pousse jusqu'au parc du vieux Comte qui m'a fait l'honneur de crever avant hier trois de mes chiens.

M.me GERMON.

C'est juste; vous ne manquez jamais de prétexte pour vous mêler dans un monde qui, en vérité, ne vous convient pas.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

GERMON.

Allons, je le disais tout-à-l'heure : voilà tes plaintes éternelles.

M.me GERMON.

Mais, mon ami, c'est que j'ai raison. Je ne suis pas plus sévère qu'une autre J'honore et j'estime les véritables grands comme je le dois ; mais sied-il à un homme prudent et sage de courir sans cesse, comme vous le faites, après des gens si fort au dessus de vous? de les suivre dans leurs jeux, dans leurs fêtes, et de les attirer jusques dans votre maison ?

GERMON.

Diantre, je ne me crois pas déplacé parmi eux.

M.me GERMON.

Ah! mon ami, quelle erreur!

Air : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Qu'un roi, qu'un prince qu'on révère,
Un moment oubliant son rang,
Se mêle à la foule vulgaire,
Il y paraît encor plus grand.
Mais que dans la foule brillante
De ces grands dont il suit les pas,
Un mince bourgeois se présente,
Il y paraît encor plus bas.

GERMON.

Ta-ra-ta-ta. Tout cela donne du relief au bourgeois ; et toi-même, qui parles, n'es-tu pas remplie d'estime, d'égards, de vénération pour le Comte d'Armancourt, ton tuteur?

M.me GERMON.

Oui, sans doute, je le suis. Ses excellentes qualités, et la reconnaissance que je lui dois, ont cimenté mon éternelle amitié pour lui. Chargé, en Amérique, des derniers vœux et de la fortune de mon père, c'est lui qui m'a unie à vous ; mais c'est lui aussi qui, riant des travers de quelques-uns de ses pareils, a été le premier à fronder le goût trop

vif qui vous entraîne dans leur société. Ah! mon ami, plût au Ciel que vos Forlignac, vos vieilles Baronnes et vos grands Présidents ressemblassent à l'homme gai, franc, généreux que le Ciel nous a donné pour ami.

GERMON.

Oui, ça se peut; mais, j'espère, Madame, que vous rendrez la même justice à son neveu, le marquis de Florbel?

M.me GERMON.

Au marquis de Florbel? Dieu m'en préserve.

GERMON.

Comment, le jeune homme le plus brillant, le plus distingué du siécle.

M.me GERMON.

Oui, par sa fatuité, sa hauteur, son orgueil.

GERMON.

Oh! par exemple, ma chère amie, c'est aller trop loin.

Air : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Lui, de l'orgueil! quel tort extrême!
Pressé d'argent le mois dernier,
Ici, ne vint-il pas lui-même,
Sans faste, à moi se confier?
Chez mon notaire pour conclure
Tu vis avec quelle amitié
Il me mena dans sa voiture.

M.me GERMON.

Je vous vis revenir à pied.

ADMITION DU THEATRE DE BRUXS

GERMON.

Dam, il faut être juste, ce jeune homme n'avoit plus besoin de moi.

M.me GERMON.

Tenez, mon ami, ne me forcez pas de vous dire tout ce que je pense de lui. Demandez plutôt à son oncle, quelle opinion il a lui-même de cet étourdi

qui, par ses jactances et ses folies, a compromis plus de vingt femmes?

GERMON.

Bah! bah! l'oncle est devenu presque aussi bourgeois que moi; mais brisons là dessus.

M.me GERMON.

Oui, mon ami, ne nous fâchons pas aujourd'hui; c'est un jour où le cœur...

GERMON *à part.*

Ouais, se douterait-elle de quelque chose? Faisons l'indifférent. (*haut*) Oui, la journée est magnifique, et je vais...

M.me GERMON.

Décidément, vous allez à la chasse?

GERMON.

Sans doute.

M.me GERMON.

Je vous aurais cru aujourd'hui d'autres projets.

GERMON.

Qui, moi, des projets? pas du tout. (*il chante*) Ta, la, la, la, etc.; je t'aime, je t'adore, je suis ton mari, je ne fais rien, je ne pense à rien, et je te souhaite le bonjour.

(*Il l'embrasse et sort*).

SCÈNE IV.

M.me GERMON.

Excellent homme! Il n'a qu'un ridicule. C'est très-louable pour un mari. Dieu veuille cependant qu'il n'en soit pas la dupe, et que son Marquis de Florbel, dont il ne soupçonne pas comme moi toutes les intentions, ne lui emprunte jamais que son argent. Mais, ces petits Messieurs ne s'en tiennent pas là.

Air : *Voilà comme dansait maîtresse.*

D'abord, c'est le mari qui prête
A ces emprunteurs si communs.
Et puis, chez Madame, en cachette,
Ils vont essayer leurs emprunts.
Je sais bien que ces bonnes ames
Rendent l'argent sans hésiter;
Mais qui rendra ce que ces Dames
Ont la bonté de leur prêter.

SCÈNE V.

M.me GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE *accourant.*

Madame, Madame?

M.me GERMON.

Qu'est-ce?

FANCHETTE.

Mon Dieu, Madame, j'en suis encore toute je ne sais comment.

M.me GERMON.

De quoi?

FANCHETTE.

J'étais là, tout contre la petite porte du jardin, comme pour attendre si on cognerait : on a cogné, Madame, et jugez comme j'ai été attrapée, ce n'était pas le fils du jardinier.

M.me GERMON.

Qui donc?

FANCHETTE.

C'est ce petit Monsieur si gentil, qui a toujours son fouet et son chapeau à la main.

M.me GERMON.

Qui? M. de Florbel?

FANCHETTE.

C'est ça, Madame.

M.me GERMON.

Et que vous a-t-il dit?

FANCHETTE.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Vers moi v'la qu'il s'empresse,
Et m' dit, en me lorgnant,
Chez ta belle maîtresse
Est-il jour, mon enfant?
Moi, des mieux avisées,
J' l'i dis : vantez-vous-en.
Madame a six croisées
En son appartement.

M.me GERMON.

Comment, vous lui avez dit que j'étais chez moi?

FANCHETTE.

Oh! mon Dieu non, Madame; je lui ai dit seulement que vous étiez dans le jardin.

M.me GERMON.

Maladroite!

FANCHETTE.

Eh! bien, Madame, si vous voulez, je vais lui dire que vous n'êtes nulle part.

M.me GERMON.

Eh! non. Ce n'est sans doute qu'une visite de politesse. Si je le refuse, mon mari est homme à s'en formaliser. — Où avez-vous laissé ce Monsieur?

FANCHETTE.

Ah! Madame, il est à examiner vos Tuyas, vos Quias, là, tous ces beaux arbres que vous avez fait mettre dans des pots.

M.me GERMON.

Eh! bien, faites-le venir; mais, mon enfant, tâche, pour m'en débarrasser le plus tôt possible, de trouver un prétexte honnête.

FANCHETTE.

Oh! en fait d'honnêteté, vous pouvez vous fier à moi. — Mais, Madame?

M.me GERMON.

Va donc.

FANCHETTE.

Mille pardons de mon ignorance. Vous savez comme je suis simple et timide, faut il que je rende à ce Monsieur cette petite pièce d'or qu'il a glissée dans ma main?

M.me GERMON.

Vous avez reçu de l'argent?

FANCHETTE.

Hélas, Madame, j'étais si troublée...

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Un petit Marquis sans malice
Vient me présenter un louis.
Il réclame un petit service.
Que craindre d'un petit Marquis?
Contre un grand Seigneur, dans mon trouble,
J'eusse agi bien différemment.

M.me GERMON.

Qu'aurais-tu donc fait, mon enfant?

FANCHETTE.

Je l'aurais fait payer le double.

M.me GERMON.

Oh! dans ce cas, je défends...

FANCHETTE.

Monsieur, Monsieur, voilà Madame qui vous attend.

M.me GERMON.

Etes-vous folle?

ADMITION DU THEATRE DE RUES

SCÈNE VI.

FANCHETTE, le Marquis DE FLORBEL, M.me GERMON.

LE MARQUIS.

Eh! quoi, belle Dame, vous avez la bonté de m'attendre?

M.me GERMON.

M. le Marquis, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE MARQUIS.

En vérité, je suis enchanté de votre petit jardin! Je n'y ai pas trouvé une rose, pas un œillet, pas une tulipe, c'est charmant : des principes; le goût moderne; des arbres qui viennent de je ne sais où, des plantes qui ressemblent à je ne sais quoi. C'est un jardin tout-à-fait de qualité.

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Plus de ces corbeilles vulgaires,
Ni de ces parfums d'autrefois;
Ni de ces roses roturières,
Le fardeau des jardins bourgeois.
Chez vous la nouvelle culture
A bien saisi, sur mon honneur,
Tous les secrets de la nature :
On n'y connaît pas une fleur.

M.me GERMON.

Il faut bien faire quelques sacrifices à la mode. Mais, je vous en supplie, trêve de complimens.

LE MARQUIS.

Allons, allons, je n'en fais plus. — Savez-vous, Madame, que vous êtes d'une fraîcheur désespérante, d'un éclat tout-à-fait meurtrier.

M.me GERMON.

Encore!

LE MARQUIS.

Non vraiment. C'est que vous désolez toutes nos jolies femmes Et tenez, la comtesse de Lurcay qui, dans toutes ses peines, à la bonté d'accueillir mes consolations avec une docilité toute particulière. Eh! bien, elle ne veut pas entendre raison là-dessus.

M.me GERMON *à part.*

Le fat!

FANCHETTE *bas.*

Madame, est-il temps de vous interrompre?

M.me GERMON *bas.*

Oh! mon Dieu, oui.

FANCHETTE *idem.*

J'ai trouvé le prétexte honnête.

M.me GERMON *à Fanchette.*

Eh! bien, qu'est-ce? qu'avez vous à me dire?

FANCHETTE.

Madame, c'est, je crois, votre maître de chant qui vient d'entrer par la petite grille.

M.me GERMON.

Ah! Marquis, mille pardons!

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? J'aurai le plaisir de vous conduire dans votre appartement, et d'assister à votre leçon.

M.me GERMON.

Ah! dispensez-vous en; vous n'entendriez rien de bien aimable C'est une romance de je ne sais quel héros d'opéra qu'on me fait psalmodier depuis quelques jours.

LE MARQUIS.

Un héros d'opéra! Il est certain que ces Messieurs sont très-prodigués aujourd'hui.

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

Nos auteurs ne revent plus
Que heros ou leurs maîtresses,
Ou bien d'illustres princesses,
Ou bien d'illustres vertus.
De verdure et de fleurettes
Ils pomponnent leurs bluettes;
Mais, malgré leurs chansonettes,
Mainte pièce nous apprend :
Que pour conserver son lustre,
Plus d'un personnage illustre,
A bien fait de l'être avant.

N'importe, j'adore le chant triste, allons entendre votre opéra comique.

M.me GERMON.

Ah! mon Dieu, j'oublie que j'ai un rhume affreux depuis ce matin. (*à Fanchette*) Je ne prendrai pas de leçon.

FANCHETTE.

Et moi, Madame, j'oubliais de vous dire que le maître d'école de Passy vient encore d'envoyer demander...

M.me GERMON.

Quoi donc?

FANCHETTE.

Si Madame veut assister, comme elle l'a promis, à la distribution de ses prix de sagesse? — (*bas*) Est-il bon, celui-là?

LE MARQUIS.

Ah! ah! ah! ah! Des prix de sagesse à Passy!

FANCHETTE.

Tiens! il n'a tenu qu'à moi d'en avoir trois, si j'avais voulu...

LE MARQUIS.

Comment, une jolie femme aurait la générosité de s'occuper de pareils détails!

M.me GERMON.

Mais, pourquoi non?

LE MARQUIS.

En effet, c'est charmant, et je vous accompagne.

M.me GERMON.

Réflexion faite, je n'irai pas aujourd'hui.

FANCHETTE.

En ce cas, Madame, votre déjeûner vous attend.

LE MARQUIS.

Parbleu, j'en suis enchanté; je meurs de faim, j'espère que vous ne me refuserez pas l'honneur...

M.me GERMON.

Monsieur! — Fanchette, faites apporter ici mon chocolat.

LE MARQUIS.

Quoi, en plein air!

M.me GERMON.

Le printemps, la fraîcheur du matin, le chant du rossignol... Nous serons beaucoup mieux.

LE MARQUIS *à part.*

Allons, allons, tant de précautions prouvent que je ne lui suis pas indifférent. (*haut*) Il est certain, Madame, que la campagne a été merveilleusement inventée pour les cœurs sensibles.

M.me GERMON.

Et les déjeûners paisibles.

LE MARQUIS.

Quant à moi, je n'ai jamais su résister à la séduction des champs; pas même à cette innocence que l'amour lui-même est forcé d'y ressentir.

M.me GERMON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Pourquoi non?

Air *nouveau de Doche.*

L'Amour aux champs règne sans imposture,
C'est le berceau que donna la nature
Au plus aimable des enfans.
Pour épurer les feux dont il pénètre,
Le Ciel exprès fit naître
L'Amour aux champs.

M.me GERMON.

Fort bien, mais.

Même air.

L'Amour aux champs placé par la nature
De nos cités a connu l'imposture :
Voyez-le en vos cercles brillants.
Que par un fat la beauté soit séduite,
Il renvoye aussi vîte
L'Amour aux champs.

ADMINISTRATION DU THEATRE DE BRUXELLES

FANCHETTE.

Madame est servie.

M.me GERMON *au domestique qui a apporté le chocolat.*

Lapierre, demeurez.

(*Madame Germon et le Marquis se mettent à table*).

LE MARQUIS.

En vérité, je ne me croyais pas destiné aujourd'hui à tant de bonheur.

M.me GERMON.

Marquis, vous êtes modeste.

LE MARQUIS.

Moi, pas du tout. C'est que ce charmant déjeûner me rappelle un tête-à-tête délicieux que j'eus hier avec la plus aimable petite personne.

M.me GERMON *se levant.*

Oh! Ciel, je crois entendre ma tante. Fanchette, voyez donc si ce n'est pas ma tante qui arrive.

FANCHETTE *regardant par la grille.*

Ah! mon Dieu oui, c'est elle-même : je l'entends déja qui gronde, et je vois sa robe à grand ramage. (*à part*) Oh! je n'ai pas deviné celui-là!

M.me GERMON.

Ah! Marquis, je suis vraiment désespérée de ce contre-temps.

LE MARQUIS.

Mais, ne puis-je avoir l'honneur de saluer Madame votre tante?

M.me GERMON.

Impossible. C'est une femme d'une sévérité. — Les chevaux de M. le Marquis?

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il me semble...

M.me GERMON.

C'est que vous ne vous faites pas une idée de ses bizarreries. — En vérité, je suis désolée que vous ayez choisi un si mauvais moment. J'espère que je serai plus heureuse une autre fois.

LE MARQUIS.

Vous daignez donc permettre?..

M.me GERMON.

Voici vos gens.

LE MARQUIS.

Coquins, qui vous a priés?..

M.me GERMON *le poussant dehors.*

Adieu, adieu, mon cher Marquis; pardons, mille pardons si je vous laisse aller.

SCÈNE VII.

M.me GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Ah! ah! ah! ah! Comme vous les menez!

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

M.me GERMON.

Qui? de pareils hommes! beau mérite!

Air : *En amour c'est au village.*

Il faut un peu de malice
Contre un homme délicat;
Mais l'esprit le plus novice
Aisément surprend un fat.
Sans grands frais on fait la guerre
A ces héros de salons.
Un enfant suffit, ma chère,
Pour chasser des papillons.

Mais, mon époux ne doit pas tarder à revenir; je sais qu'on doit s'occuper ici pour ma fête de certains détails que l'on veut que j'ignore, ainsi je rentre pour ne gêner personne.

FANCHETTE.

Ah! Madame, c'est bien honnête de votre part.

SCÈNE VIII.

FANCHETTE.

Mais en effet, j'entends une voiture entrer dans la cour. (*elle regarde en dehors*) Voici nos musiciens, nos marchands, tout notre monde : et l'artificier qui se rend au jardin avec tous ses ouvriers. — Tiens! et Monsieur qui revient aussi avec le Marquis! ah! ah!

SCÈNE IX.

GERMON, FANCHETTE, LE MARQUIS.

GERMON.

Non, parbleu, vous ne me quitterez pas; vous serez des nôtres, mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

En vérité, Monsieur, je ne demanderais pas mieux, mais...

GERMON.

Comment, mais? Le jour de la fête de ma femme vous refuseriez de joindre vos hommages aux nôtres? Vous, le plus galant de nos chevaliers! non, Monsieur, je ne le souffrirai pas. — Je n'avais pas osé prendre la liberté de vous inviter moi-même. Votre oncle s'était seulement chargé ..

LE MARQUIS.

Qui? mon oncle! Ne m'en parlez pas. Je l'aime, je l'adore, mais je ne le vois plus. C'est un homme perdu dans la roture : il dîne à deux heures, ne fait point de dettes, et me garde tout son bien. C'est détestable.

GERMON.

Allez, Fanchette, avertissez Madame que je suis arrivé.

FANCHETTE.

J'y vais, Monsieur.

SCÈNE X.

GERMON, LE MARQUIS.

GERMON.

Contez-moi donc par quel heureux hasard on vous rencontre si matin dans notre voisinage.

LE MARQUIS.

Je m'étais engagé à chasser aujourd'hui avec le petit Duc; il est dans ces cantons.

GERMON.

Ah! fripon, ce n'est pas le petit Duc qui vous a éveillé de si bonne heure.

LE MARQUIS.

Vous croyez?

GERMON.

Libertin! à la veille de contracter un mariage des plus brillants, ne laisserez-vous pas en repos ces pauvres maris?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous, mon cher? Tout près de la pénitence, il semble que le péché soit plus doux. D'ailleurs, c'est sans malice de ma part. Vous me connaissez, je suis le meilleur des êtres.

GERMON.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Mais, par malheur, les jolies femmes sont là. On a des talens à produire, des grâces à placer, et il faut bien remplir sa destinée.

Air : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Un homme aimable est lancé dans le monde
Comme un enfant dans un brillant jardin.
Chaque fleur lui plaît à la ronde,
Partout il veut porter la main.
Malgré les dards, les épines cruelles,
Tout cède à ses désirs vainqueurs.
Est-ce ma faute à Paris si les belles
Ont la vertu des fleurs.

GERMON.

Ma foi, Messieurs les hommes du jour, vous êtes heureux. Quand je me mêlais de coquetterie, je trouvais plus de résistance.

LE MARQUIS.

De quel règne parlez-vous!

GERMON.

Et l'on me mettait fort joliment à la porte, quand on ne se souciait pas de moi.

LE MARQUIS.

Eh! bien, qu'est-ce que cela prouve?

GERMON.

Mais, je crois que cela veut dire : allez-vous en.

LE MARQUIS.

Bah! vous ne connaisez pas, mon ami, la valeur des termes. Nous avons éclairci tout cela.

GERMON.

Bon!

LE MARQUIS.

Air : *En deux moitiés, dit-on, l'Amour.*

Dans le langage des amours
Le dépit a mis en usage
Certaines phrases, certains tours,
Qui sont bien loin d'être un outrage.
Monstre, veut dire : homme charmant,
Cruelle : femme toute bonne;
Et fuis ingrat, fuis traître amant,
Veut dire : reste, on te pardonne.

GERMON.

A la bonne heure. — Mais, confiez-moi donc quel est le nouvel objet qui vous met aujourd'hui en campagne?

LE MARQUIS.

Oh! cela ne vous regarde pas.

GERMON.

Parbleu, je le crois bien. Quoique vous soyez bien gentils, Messieurs, j'ai le bonheur d'être assuré que les principes de Madame Germon sont fort au dessus de toutes vos gentillesses.

LE MARQUIS.

J'en suis persuadé comme vous.

GERMON.

Ainsi, c'est la Présidente?

LE MARQUIS.

Savez-vous bien, M. Germon, que vous êtes un vrai tyran?

GERMON.

Hein? C'est elle?

LE MARQUIS.

Pas du tout. C'est une petite bourgeoise que vous ne connaissez pas. Caractère piquant, exalté, impérieuse. Ne s'est-elle pas avisée d'exiger que je vinsse aujourd'hui, à huit heures du matin prendre avec elle, tête-à-tête, une Tasse de Chocolat!

GERMON.

Pauvre petit! du chocolat! Et vous n'avez eu garde d'y manquer?

LE MARQUIS.

Le moyen! Un homme de qualité se doit tant de choses!

GERMON.

Oui dà! Et sans doute l'homme de qualité qui se doit tant de choses, n'a pas oublié en ce moment...

LE MARQUIS.

Monsieur, en fait d'égards, jamais je ne m'arrête, et vous devez juger...

GERMON.

Oui, fripon, je vous devine.

Air : *Ne sont pas toujours des pensées.*

Je vois le nectar le plux doux
Versé par une main charmante;
Je vois écarter les jaloux,
J'entends la saillie agaçante.
Par le regard, le demi-mot,
Je vois la raison entraînée,
Et si Monsieur n'est pas un sot...

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup d'esprit cette année.

GERMON.

Monsieur, je vous en fais mon compliment.

SCÈNE XI.

FANCHETTE, M.me GERMON, GERMON, LE MARQUIS.

FANCHETTE.

Voici Madame.

GERMON.

Ah! ma chère amie, que je t'embrasse. — Permets-moi de te présenter M. le Marquis de Florbel.

M.me GERMON.

J'ai déja eu le plaisir de voir Monsieur ce matin. Nous avons pris ensemble une Tasse de Chocolat.

GERMON *à part.*

Hein! de Chocolat!

LE MARQUIS.

C'est vrai : j'en prends partout, c'est ma folie.

M.me GERMON.

Et ce n'est pas la seule.

GERMON *à part.*

Se pourroit-il?

LE MARQUIS.

J'avais oublié, mon cher, de vous parler du déjeûner que j'ai fait ici.

M.me GERMON.

Oh! Marquis, cela n'est pas bien. Je croyais que le déjeûner que j'ai eu le plaisir de vous offrir, était de nature à n'être jamais oublié.

GERMON.

Duo du Prisonnier.

O Ciel! ô Ciel! quel aveu! quel tourment!

M.me GERMON.

Qu'avez-vous donc?

GERMON.

Moi? rien, Madame.

LE MARQUIS.

Qui donc, Germon? il est charmant,
Et j'en raffole sur mon ame.

GERMON *à part.*

Ciel, quel soupçon et quel tourment!
Mais comment croire que ma femme
Me sacrifie à cet amant?

M.me GERMON *à part.*

Qu'est-ce donc qui trouble son ame?
Mon mari souffre assurément.

LE MARQUIS *à part.*

Contre l'amour la chère Dame
Lutte, je crois, bien vainement.
(*haut*). Pour tout le jour Germon m'enchaîne.

M.me GERMON.

C'est un bonheur très-grand pour lui.

LE MARQUIS *à part.*

Tout le bonheur n'est pas pour lui.

FANCHETTE *à part.*

Ah! pour Madame, quel ennui!

GERMON *à part.*

N'en doutons pas, je suis trahi.

LE MARQUIS.

Mais pour que rien ne me retienne,
Je cours rompre ailleurs mes liens,
Je pars, je vole et je reviens.

Ensemble.

GERMON *à part.*

Leurs yeux, leurs voix, tout décèle
Le nœud fatal qui les unit.
Oui, oui, ma femme est infidèle,
En vérité, j'en perds l'esprit.

LE MARQUIS *à part.*

Oui, je vaincrai la rebelle,
Ses yeux, sa voix, tout me le dit.
Une femme échappe-t-elle
A ma grâce, à mon esprit.

M.me GERMON *à part.*

Ah! voilà bien le vrai modèle
Du fat parfait, de son esprit;
On le chasse, on le rappelle,
Et de tout, le fat s'applaudit.

FANCHETTE *à part.*

Ma foi, qu'un autre ici démêle
Qui de tous a le plus d'esprit.
A mon rôle je suis fidèle,
Et je m'en tiens à mon profit.

LE MARQUIS.

Je cours d'un temps de galop chez le Duc : je m'excuse et je me rends à vos désirs. A quelle heure dînez-vous?

GERMON.

Oh! ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS.

Comment donc? Je ne me pardonnerais pas de désobliger des amis tels que vous. (*il baise la main de Madame Germon*) Adieu, belle Dame, adieu.

SCÈNE XII.

M.me GERMON, GERMON, FANCHETTE.

GERMON *à part.*

Ah! c'est trop évident.

M.me GERMON.

Mais dites-moi donc, mon ami, ce que vous avez. Je vous trouve tout changé, depuis une minute. — N'est-ce pas, Fanchette?

FANCHETTE.

C'est vrai, Madame.

M.me GERMON *à Fanchette.*

Ah! je vois ce que c'est. Je gêne ses préparatifs de fête! Il craint que je ne sois instruite. (*à Germon*) Mon bon ami, sois tranquille.

Air : *Vaudeville de Haîne aux Femmes.*

Je sais qu'a grands frais ton amour
Ce soir à me fêter s'apprête.
Je gronderais un autre jour;
Mais je respecte un jour de fête.
Ton vœu ne sera pas déçu;
Plus que jamais sensible et bonne,
Dès le matin j'ai résolu
De ne désobliger personne.

Suis-moi, Fanchette.

SCÈNE XIII.

GERMON.

Ah! Qu'est-ce que j'entends? — Suis-je trompé, ou ne le suis-je pas? Ma femme me parle avec une

tranquillité, un air d'innocence.... Oui, mais ce Diable d'aveu qui lui est échappé si naïvement! Comment concilier? — Oh! voyons, si cela peut être ou non.

Air *nouveau de Doche.*

Paisible, modeste et bien née,
Ma femme en tous lieux est pronée,
Pour ses vertus, pour ses appas :
Cela n'est pas : cela n'est pas.
Oui, mais la mode est un grand maître;
Elle a des charmes si puissants!
Mon épouse n'a que vingt ans :
Cela doit être : cela doit être.

Cependant, époux débonnaire,
Autant que je peux pour lui plaire,
J'épuise les soins délicats :
Cela n'est pas : cela n'est pas.
Oui, mais pour plaire un petit maître
Réunit bien plus de talents;
Rien n'interrompt ses soins brillants :
Cela doit être : cela doit être.

ADMTION DU THEATRE DE RUE

Mais, que résoudre? que faire? Un éclat, qui va me rendre encore plus bête devant tous ces amis que j'ai invités? Et justement, M. D'Armancourt; voilà le plus à craindre.

SCÈNE XIV.

GERMON, D'ARMANCOURT.

D'ARMANCOURT.

Eh! bon jour, notre ami. Comment vont les plaisirs, la gaieté, la santé, ta femme et ton vin?

GERMON.

Je ne suis pas mécontent de mon vin.

D'ARMANCOURT.

Ma foi, ni moi. Mais je ne sais, je te trouve un air triste. Quelque duc, quelque comte, quelque baron, t'auroit-il manqué de parole?

GERMON.

Eh! non : c'est que votre raillerie, votre gaieté...

D'ARMANCOURT.

Je ne m'en défends pas.

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Toujours content, toujours fidèle,
A la gaîté, comme à mon roi;
Des vieux Francs, je suis le modèle,
Rire de tout, voilà ma loi.
Mais, de ma joyeuse foiblesse,
Mes amis n'ont pas à souffrir;
Si mon esprit par fois les blesse,
Mon cœur est là pour les guérir.

Eh! bien, où en sommes-nous de cette fête! Si j'en juge par tout ce que j'ai déja vu, ceci sera brillant!

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Tudieu, comme on arrange
Tes jardins, tes bosquets;
J'aime fort ce mélange
De fleurs et de quinquets.
Il faut en convenir,
Tes formes sont nouvelles;
Tu fais les choses à ravir.

GERMON.

Oui, mais d'autres sans m'avertir,
En font de bien plus belles.

D'ARMANCOURT.

Ta femme, n'est-ce pas? ça doit être. Tu lui fais un cadeau, elle t'en fait un autre. Que t'a-t-elle donné, aujourd'hui? Mets-moi dans la confidence.

GERMON.

Ce qu'elle m'a donné? (*à part*) Que j'ai de peine à me contraindre!

D'ARMANCOURT.

Mais, pour Dieu, quitte donc cet air sombre. Un jour comme aujourd'hui, cela n'est pas pardonnable. — Oh! je vois ce que c'est. Tu m'en veux de ne t'avoir pas amené mon neveu, le Marquis de Forbet?

GERMON.

Qui, moi? non certes.

D'ARMANCOURT.

Si, si, tu l'aimes.

GERMON.

Je veux que le Diable m'emporte...

D'ARMANCOURT.

Je te dis que tu en es fou; mais, c'est égal : ce n'est pas ma faute s'il n'est pas venu avec moi; j'ai passé chez lui ce matin : dès six heures il étoit décampé. C'est quelque bonne fortune qui l'attendoit.

GERMON.

Oui dà!

D'ARMANCOURT.

Il ne sort jamais que pour cela le matin.

GERMON.

Je le sais bien.

D'ARMANCOURT.

Et puis, je te le dis : n'attirons pas trop ce jeune homme ici. Ta femme est jeune et jolie; ce n'est pas que je ne répondisse d'elle; mais le pélerin est si adroit! Crois-moi, laissons-le où il est.

Air : *Vaudeville de Lantara.*

Je sais bien que de sa grâce,
De son goût, de son esprit,
Partout il laisse la trace,
Que partout on l'applaudit.
Mais c'est la trace perfide
De l'insecte voyageur,
Qui, dans sa course rapide,
Fane toujours quelque fleur.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, L'ARTIFICIER.

L'ARTIFICIER.

Ah! Mousu de Germon! qualle idée! qualle souublime conceptione vostre jardin il vient d'où m'in-

pirer. Que vi êtes heureux de posséder sta demie lune!

GERMON.

Que voulez-vous dire?

L'ARTIFICIER.

C'est là, que je mets en actione la gloire de vostre épouse et la vostre. Tous ces tireurs de fusées mondernes na sont que de la Saint-Jean auprès de moi. Ça vous fait des volcans, des visuves, un tas de babioles de cette espèce. Moi, Mousu, j'applique mon génie pyrrique à la circonstance : je vi donne le palais d'Ulysse. Au beau milieu, ma Pénélope en artifice. C'est vostre épouse. La foi, la constance, la proubité, toutes les vartus conjugales, sont réprésentées par autant de coulonnes en varres de couleurs. L'ou chef des poursuivans est un beau jeune homme; il est aux pieds de Pénélope. Ses soupirs sont exprimés par oun petit feu di Bengale, pif.. Pénélope indignée loui répond par une douzaine de marrons, pif, paf. Le poursuivant insiste; vi arrivez avec une étoile à cinq pointes sur la tête; il vous reconnoît, vous lance une grenade : vi ripostez par un artichaud. Pif, paf, pouf, il est foudroyé. — Pénélope se jette dans vos bras. Un pétard général embrâse le palais : la foi, la constance, la probité, tout disparaît. Jugez de la vérité d'ou tableau.

D'ARMANCOURT.

C'est charmant, c'est charmant.

L'ARTIFICIER.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ah! Mousu, qu'alle fête!
Après ce feu sacré,
Est-il oun homme honnête,
Qui ne soit altéré.
Tout fier de vostre gloire,
Vi ouvrez le festin,
Où nous restons à boire
Jusques au lendemain.

GERMON.

Maudit brûleur de mèches, veux-tu bien me laisser en repos.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FANCHETTE. *Elle est vêtue en blanc avec un voile, et tient une couronne.*

FANCHETTE.

Monsieur, Monsieur, arrivez donc, toutes nos jeunes filles sont là. Il y a un quart-d'heure que je leur fais faire silence, elles n'y tiennent plus, ni moi.

GERMON.

Que signifie cet ajustement?

FANCHETTE.

Dam, Monsieur, vous le savez bien.

Air *de la Boulangère.*

Vous avez prescrit sagement
Qu'à la fête présente,
Chaque fille eut l'air innocent.
Moi, fille obéissante,
J'ai choisi cet ajustement,
Pour faire l'innocente,
Un moment,
Pour faire l'innocente.

Et en cette qualité, j'ai l'honneur de vous présenter la couronne que vous désirez placer vous-même sur la tête de votre épouse.

GERMON.

(*Il prend la couronne et la brise*). Va-t-en au Diable avec ta couronne.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique nouvelle de Doche.

C'est décidé, plus de mystère,
Partez, partez, je n'y tiens plus.
Je cède à ma juste colère,
Tous ces apprêts sont superflus.
Partez, partez.

CHŒUR.

Quelle colère!
Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait?

GERMON.

Partez, j'ai changé de projet.

D'ARMANCOURT.

Mais, mon ami, que vas-tu faire,

GERMON.

Partez, partez.

CHŒUR.

Quelle colère!

L'ARTIFICIER.

De ce coup je suis absorbé.
On fête une épouse fidèle,
J'allais me mettre au feu pour elle,
Et mon artifice est flambé.

FANCHETTE.

Ordonnez donc que l'on s'apprête.

GERMON.

Non, non, je ne veux plus de fête.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, M.me GERMON.

M.me GERMON.

Quoi, plus de fête?

D'ARMANCOURT.

Il perd la tête.

L'ARTIFICIER.

Voilà mes pétards, mes quinquets,
Pan, pif, paf, pan.

FANCHETTE.

Et nos bouquets.

GERMON.

Craignez un époux qu'on offense,
Sur vous peut tomber sa vengeance.

M.me GERMON.

Qui donc a pu lui faire offense?
Pourquoi parle-t-il de vengeance?

GERMON.

Partez, partez.

L'ARTIFICIER.

Pif, pif, paf, pan, et mes quinquets;
Pif, pif, paf, pan.

FANCHETTE.

Et nos bouquets.

M.me GERMON.

Retirez-vous, je vous en prie,
Surtout ne dites pas un mot.
La fête a commencé trop tôt.

GERMON.

Partez, partez.

M.me GERMON.

Retirez-vous, je vous en prie, etc.

DU THEATRE FRANÇAIS

SCÈNE XVIII.

M.me GERMON, D'ARMANCOURT, GERMON.

GERMON.

Enfin, nous voilà seuls. Je puis vous parler, Madame.

D'ARMANCOURT.

Il faut sans doute que je vous quitte aussi?

M.me GERMON.

Non, restez, je vous en prie. Je ne crains aucun genre d'explication devant un ami tel que vous. — Parlez, Monsieur; quel caprice vous égare?

GERMON.

Vous me le demandez? Vous, Madame, qui avez osé m'outrager aujourd'hui de la manière la plus hardie.

D'ARMANCOURT.

Ah! ah! des disputes, des querelles de ménage! Allons, allons, je vois qu'il faut que je me mêle de ceci.

GERMON.

Vous, Monsieur?

D'ARMANCOURT.

Pourquoi non?

Air : *Un lien triste et bourgeois.*

Marié dès mon printemps,
Mon épouse fortunée,
Aux douceurs de l'hyménée,
Me forma dans peu de temps.
Fille tant soit peu criarde,
D'une mère un peu bavarde,
De plus majeure et picarde;

Outre ce ma femme était :
Jalouse, dévote et sage.
Aux querelles, au tapage,
Jugez donc si j'y suis fait.

Mais, comme il ne faut pas que ces disputes soient trop directes, ma chère amie, éloigne-toi un peu. — Et toi, mon ami, conte-moi ton malheur le plus gaiement possible.

GERMON.

Gaiement?

D'ARMANCOURT.

Eh bien, tristement : comme tu voudras.

GERMON.

Apprenez ce que m'a confié le Marquis de Florbel.

D'ARMANCOURT.

Qui, mon neveu? (*à part*) Allons, allons, tout ceci n'est rien.

GERMON.

Une femme, qui lui a ce matin donné à déjeûner, a comblé tous ses vœux.

D'ARMANCOURT.

Diable! Et dit-on que la femme soit jolie?

GERMON.

C'est la mienne.

D'ARMANCOURT.

La tienne!

GERMON.

C'est l'aveu qui lui est échappé à elle-même en m'abordant.

D'ARMANCOURT.

Oui dà! Ta femme t'a avoué de plain-pied une gentillesse de cette espèce?

GERMON.

L'aveu a été d'autant plus frappant, qu'il était involontaire.

D'ARMANCOURT.

Oh! en ce cas, je vais lui demander ce qu'elle a voulu dire. Reste là. (*Il va vers Madame Germon*).

M.me GERMON.

Eh! bien, mon ami, de quoi est-il question?

D'ARMANCOURT.

Il est fou.

M.me GERMON.

Mais encore?

D'ARMANCOURT.

Tu as déjeûné ce matin avec le Marquis de Florbel.

M.me GERMON.

Ah! j'en étais sûre, qu'il y avoit du Marquis de Florbel dans cette affaire. — Et qu'a-t-il osé dire?

D'ARMANCOURT.

Eh! c'est assez difficile à expliquer : mais essayons...

Air *de Colalto.*

Lorsque Hébé verse le matin
Le nectar au Dieu du tonnerre,
On prétend que l'heureux Jupin
A ses pressants désirs la trouve peu contraire.
Le Marquis n'est pas orgueilleux,
Mais il se vante que naguère,
Rencontrant Hébé sur la terre,
Il s'est cru le maître des Dieux.

M.me GERMON.

Et mon mari m'estime assez pour croire...

GERMON *à D'Armancourt.*

Eh bien, Monsieur?

D'ARMANCOURT.

Attends donc...

GERMON.

Que dit Madame?

D'ARMANCOURT.

Hélas! mon ami, je croyais pouvoir rire de tout ceci... mais...

GERMON.

Mais...

D'ARMANCOURT.

Je vois que nul être n'est parfait ici bas.

GERMON.

Elle convient donc?

D'ARMANCOURT.

Oui, mon ami : elle convient que tu es le plus extravagant de tous les hommes.

GERMON.

Eh! morbleu, Monsieur, ce n'est pas par des plaisanteries qu'on répond à un mari outragé.

M.me GERMON.

Vous avez tort, Monsieur. Un reproche aussi déraisonnable que le vôtre, ne mérite pas d'autre réponse.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Madame, Madame, voilà encore ce petit Monsieur : mais il ne m'a rien donné, faut-il le laisser entrer?

D'ARMANCOURT.

Un moment; je vais donner à mon neveu une leçon dont il se souviendra.

GERMON *le retenant.*

Eh! non, Monsieur, je vais lui en donner une qui sera bien plus sûre.

M.me GERMON.

Demeurez, Monsieur; la mienne sera la plus aimable.

Air *nouveau de Doche.*

Gardez, croyez-moi, vos leçons,
Toutes deux je les blâme;
On endort avec des sermons,
On tue avec sa lame.
Pour corriger sans endormir,
Et surtout sans faire mourir,
Laissez faire une femme.

(*A Fanchette*). Faites entrer.

GERMON.

Eh! quoi, Madame, vous oserez revoir cet audacieux?

M.me GERMON.

Oui, Monsieur. Car il n'y a que cet audacieux qui puisse me justifier comme je l'entends. — Ce n'est pas qu'il ne me fût possible, si je voulais, de vous dissuader d'une manière plus solennelle. Ma réputation, le témoignage de mes gens... Mais tout cela serait grave, et comme j'ai mis dans mes projets de rire toute la journée, vous voudrez bien vous prêter à ma fantaisie. — Faites-moi le plaisir de vous retirer tous les deux derrière cette charmille.

D'ARMANCOURT *à Germon.*

Allons, mon ami, allons rire aussi.

M.me GERMON.

Que vos yeux restent attachés sur les miens. Surtout, quoi que je dise, gardez de m'interrompre.

GERMON.

Mais, Madame...

M.me GERMON.

Passez, vous dis-je. M. de Florbel a fort bien joué son rôle de fat; vous avez joué à merveille celui de jaloux : je vais tâcher de jouer mon rôle de femme le mieux que je pourrai.

D'ARMANCOURT.

Ah! friponne! tu es bien sûre d'être applaudie. — (*à Germon*) Marche donc : il ne peut t'en arriver davantage. (*Germon et D'Armancourt se retirent derrière une petite charmille*).

M.me GERMON.

Ah! mon petit Marquis, c'est moi qui suis votre Hébé! — Eh bien, commençons par nous donner l'air d'une divinité offensée. — Le voici! à mon rôle.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, le Marquis DE FLORBEL,

M.me GERMON. *Elle est assise dans un coin, et donne des signes du plus grand désespoir.*

Ah! ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Que vois-je? C'est vous, Madame?

M.me GERMON.

Ah! ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc? Quelle est la cause d'un chagrin aussi vif?

M.me GERMON.

Ah! infortunée.

LE MARQUIS.

Allons, c'est sa tante à grand ramage qui nous aura vus ce matin. — Madame Germon?

M.me GERMON *se levant.*

Quoi, Monsieur, vous ici? — Ah! permettez que je me retire.

LE MARQUIS.

Un moment, je vous prie.

M.me GERMON.

Ah! Monsieur, par pitié, laissez-moi vous fuir.

LE MARQUIS.

Dans l'état où vous êtes! ce seroit une horreur. Vous connoissez mes sentimens; confiez-moi vos peines. Vous ne pouvez les déposer dans un cœur qui vous soit plus dévoué.

M.me GERMON.

C'est vrai, Monsieur, vous m'aimez. Oui, oui, vous m'aimez, je n'en saurais douter. Mais, pourquoi tous les hommes sont-ils des monstres?

LE MARQUIS.

Je vous proteste, Madame...

M.me GERMON.

Je ne parle pas de vous, Monsieur; je sais tout ce que vous valez : vous avez l'ame la plus noble, la plus délicate; mais je parle de ces maris cruels, jaloux, que nous connoissons toujours trop tard. — Victime depuis six ans de la plus effroyable jalousie, je n'ai pas goûté un seul moment de repos, et pour l'innocent déjeûner que j'ai eu le bonheur de vous offrir ce matin, je viens d'éprouver la scène la plus terrible qui puisse affliger une honnête femme.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!

M.me GERMON.

Mais, c'en est trop : je me suis contrainte assez longtemps. Je ne prends plus conseil que de mon désespoir.

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, si mon zèle, les soins les plus respectueux...

M.me GERMON.

J'accepte tout, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, quel bonheur!

M.me GERMON.

Oui; votre nom, votre famille, vos protections, auront bientôt rompu les liens qui m'attachent à un tyran.

LE MARQUIS.

Hein?

M.me GERMON.

Et nous renouerons ensemble une chaîne fleurie, sanctifiée par tout ce que l'Amour et l'Hymen ont de plus pur, de plus respecté.

LE MARQUIS.

Mais, que dites-vous donc?

M.me GERMON.

Que rien ne me coûtera pour m'unir à vous.

Air *de la nature.*

Je ne possède pas ces biens
Qu'offre la fortune inconstante,
Mais j'ai pour appui, pour soutiens,
Deux enfans, un oncle, une tante.
Vous jouirez de leurs transports,
C'est ma richesse la plus pure;
Je vous offre en eux mes trésors,
Et j'en rends grâce à la nature.

LE MARQUIS *à part.*

Diantre! quel cadeau? — (*haut*) En effet, Madame, c'est bien généreux, bien touchant de votre part; mais il ne faut pas perdre la tête : voyons, examinons...

M.me GERMON.

Eh! quoi? vous hésitez?

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu, non... mais...

M.me GERMON.

Après les preuves immenses d'amour que je vous ai données?

LE MARQUIS.

Des preuves, à moi?

(*Germon et D'Armancourt sortent un peu du bosquet, et semblent écouter avec plus d'attention*).

M.me GERMON.

A qui donc?

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, s'il faut être franc...

M.me GERMON.

Eh! bien, Monsieur?

LE MARQUIS.

Ces preuves ont été si imperceptibles...

M.me GERMON.

Je suis donc destinée à ne rencontrer aujourd'hui que des ingrats. — Lorsque vos yeux ont eu la bonté de me distinguer pour la première fois...

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas daigné y faire trop d'attention.

M.me GERMON.

Mais vous avez cherché mille occasions de me parler.

LE MARQUIS.

Vous les avez toutes évitées.

M.me GERMON.

J'ai cependant reçu de vous vingt lettres.

LE MARQUIS.

Que vous m'avez renvoyées sans les lire.

D'ARMANCOURT *bas à Germon.*

Entends-tu?

M.me GERMON.

Et ce matin, Monsieur, ne vous ai-je pas accueilli d'une manière...

LE MARQUIS.

Oh! par exemple, félicitez-moi de la manière dont vous m'avez accueilli ce matin?

D'ARMANCOURT *de même.*

Attention!

M.me GERMON.

Comment, Monsieur, vous trouvez cet accueil?

LE MARQUIS.

Charmant, en vérité! J'arrive, plein d'amour et d'espoir, une servante me jette dans un jardin. J'insiste, on me reçoit en plein air. Je cherche dix prétextes pour vous conduire en votre appartement, vous les éludez avec une dextérité admirable. Je vous demande à déjeûner, vous appelez tous vos gens pour me voir prendre une Tasse de Chocolat. Quelle tasse, encore? A peine y ai-je goûté, sous prétexte de je ne sais quel tante, qui n'arrive pas, on me l'enlève; et on ne me laisse pas même le temps de prendre l'indispensable verre d'eau qui suit partout une Tasse de Chocolat.

D'ARMANCOURT *bas.*

Ah! ah!

M.me GERMON.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Je rends d'ailleurs, comme je dois,
Justice à votre politesse;
Vous avez loué tout en moi,
Mon esprit, mon tact, ma finesse.
Puis, donnant à mes airs charmans,
Le plus tendre adieu pour escorte,
De complimens en complimens,
De saluts en remercîmens,
Vous m'avez mis à la porte

Si c'est là de l'amour, je conviens, Madame, que je n'avais jamais été aimé de cette force là.

GERMON *bas à sa femme, et sans être vu.*

Bien, très-bien, continue : je vais revenir.

D'ARMANCOURT *de même.*

Et moi, lui servir un plat de ma façon.

(*Il sort avec Germon*).

SCÈNE XXI.

M.me GERMON, LE MARQUIS.

M.me GERMON.

Ah! qu'une femme a besoin de toute la force du sentiment qui la domine pour supporter sans colère des doutes aussi injurieux. — Vous parlez de regards? Faut-il, quand je suis dans un salon, que mes yeux vous poursuivent de place en place, et aient l'air de demander : M. de Florbel est-il là. — De vos lettres? Pourquoi votre amour propre semble-t-il affecter de me les faire remettre devant des femmes

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

qui connoissent votre écriture? — Vous parlez enfin de ce matin? Votre livrée laissée à ma porte! une servante honorée de vos premières confidences, et un mari jaloux, attendu à chaque instant, m'ont-ils permis de vous recevoir autrement? Ah! Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on juge une femme sensible, forcée, par les circonstances, de renfermer le plus tendre des sentimens!

LE MARQUIS *à part.*

C'est l'accent de la vérité! Cette femme m'aime, et il serait cruel à moi... (*haut*) Je vous demande mille pardons, Madame; mais, d'honneur, j'aurais parié ma tête que vous ne m'aimiez pas du tout.

M.me GERMON.

Hélas!

Air : *O Ciel! quel éclat radieux.*

Si le trouble secret du cœur,
Si l'effroi qu'éprouve une femme,
Ne décèle pas son ardeur,
Qui pourra convaincre votre ame?
Faut-il pour que vous deviniez
Des sentimens tels que les nôtres,
Que nous nous jetions à vos pieds.

LE MARQUIS.

C'est à moi de tomber aux vôtres.

M.me GERMON.

Ah! Monsieur, nous sommes perdus! Voilà mon mari.

LE MARQUIS *se relevant.*

Ne craignez rien.

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, FANCHETTE, GERMON, *ensuite* D'ARMANCOURT.

GERMON.

Pourquoi vous déranger, Monsieur? Je n'ai plus rien à dire à Madame. Maîtresse désormais de toutes

ses volontés, (*bas*) et de mon cœur. (*haut*) Elle n'a plus à craindre que je m'inquiette de ses actions. — (*bas*) Que j'étais bête! — (*haut*) Mais, pour vous, Monsieur, c'est autre chose.

LE MARQUIS.

Monsieur, je suis prêt à vous entendre.

GERMON.

Vous êtes le Marquis de Florbel?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

GERMON.

Vous avez déjeûné ce matin avec Madame?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

GERMON *appelant.*

Hola!

(*D'Armancourt paraît couvert d'un manteau, et ayant l'air de tenir quelque chose de caché dessous. Un grand chapeau lui couvre la figure*).

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire?

GERMON.

Vous êtes un homme d'honneur?

LE MARQUIS.

Je m'en flatte.

GERMON.

Vous persistez à convenir que vous avez pris ici une Tasse de Chocolat?

LE MARQUIS.

De Chocolat?

GERMON.

Et vous connoissez les suites d'une pareille action?

LE MARQUIS.

Je connais tout.

GERMON.

Eh! bien, Monsieur, voilà le verre d'eau qui d'après votre aveu a manqué à votre déjeûner.

(*Il ouvre le manteau de D'Armancourt*).

D'ARMANCOURT.

Et c'est votre oncle, Monsieur, qui a l'honneur de vous le presenter.

LE MARQUIS *riant.*

Ah! ah! quelle plaisanterie!

M.me GERMON.

Buvez donc, Marquis.

LE MARQUIS.

Ah! traîtresse! J'aime mieux avouer ma faute. — Mais convenez aussi, M. Germon, que sans votre curiosité...

GERMON.

C'est vrai. Mes questions indiscrètes ont provoqué vos folles confidences.

D'ARMANCOURT.

Et vous avez eu grand tort.

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

La prudence est un grand devoir
Dans un état tel que le nôtre ;
Un époux ne doit pas savoir,
Comment on en abuse un autre.
D'un mari tel mari qui rit,
N'est pas assez sûr de sa gloire ;
La fable qui le divertit,
N'est que trop souvent son histoire.

M.me GERMON.

Allons, mes amis, que tout soit oublié, et revenons à notre fête.

FANCHETTE.

n, voilà mon innocence sauvée.

VAUDEVILLE.

GERMON.

Air *nouveau de Doche.*

Trop parler est une sottise :
Mon cher Marquis dans cette crise,
Nous nous perdions et vous et moi.
Pourquoi ?
Pauvre époux qui cesse de plaire,
Toi surtout, galant qu'on préfère,
Tais-toi.

LE MARQUIS.

Prude Cloé, partout tu vantes,
Ta vertu, tes mœurs innocentes,
Et jusques à ta bonne foi.
Pourquoi ?
Tout Paris chante le contraire ;
Cloé, veux-tu le faire taire ?
Tais-toi.

D'ARMANCOURT.

Avare ! quelle est ta simplesse,
Sans or tu crois plaire à Lucrèce,
Tu lui promets ton cœur, ta foi.
Pourquoi ?
Au son de l'or tout cède en France,
Si tu n'a pas cette éloquence,
Tais-toi.

FANCHETTE.

Jeune traitant qui nous ruines,
Le moindre mot sur tes rapines,
Te trouble et te glace d'effroi.
Pourquoi ?
De tes doyens prends l'assurance,
Comme eux dis à ta conscience,
Tais-toi.

M.me Germon *au Public.*

En ce moment, bien loin de rire,
Notre auteur gémit et soupire,
Et vous savez tous, comme moi,
Pourquoi ?
Délivrez-nous de son martyre,
D'un coup de main daignez lui dire :
Tais-toi.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel